G. Le Blanc. *Les maladies de l'homme normal*

Bègles : Passant

Nadine Poussin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/osp/1040>

DOI : 10.4000/osp.1040

ISSN : 2104-3795

Éditeur

Institut national d'étude du travail et d'orientation professionnelle (INETOP)

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2006

Pagination : 483-485

ISSN : 0249-6739

Référence électronique

Nadine Poussin, « G. Le Blanc. *Les maladies de l'homme normal* », *L'orientation scolaire et professionnelle* [En ligne], 35/3 | 2006, mis en ligne le 28 septembre 2009, consulté le 09 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/osp/1040> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/osp.1040>

Ce document a été généré automatiquement le 9 octobre 2020.

© Tous droits réservés

G. Le Blanc. *Les maladies de l'homme normal*

Bègles : Passant

Nadine Poussin

RÉFÉRENCE

Bègles : Passant

- 1 Guillaume Le Blanc enseigne la philosophie à l'université de Bordeaux. Auteur d'ouvrages sur Georges Canguilhem et Michel Foucault, il est aussi écrivain. « *Les maladies de l'homme normal* » se présentent comme une critique d'une figure omniprésente dans nos sociétés : celle de « l'homme normal ». Certes, les normes sociétales n'y sont pas forcément claires. En particulier, il existe des conflits entre des normes majoritaires et des normes minoritaires. Cependant, ces normes engendrent des souffrances : celles de ne pas être dans la norme, de ne pas y être assez ou encore d'y être trop. Pourquoi cette souffrance ? Pourquoi ce désir de la norme ? Peut-on être normal autrement ? Ces interrogations constituent le fil rouge de ce livre qui conduit son auteur à prôner la poursuite d'« une vie ordinaire ».
- 2 Dans la continuité de Michel Foucault et de Judith Butler, Le Blanc conçoit le sujet comme se construisant dans une servitude involontaire : le « je » apparaît comme un effet de la dépendance des pouvoirs caractérisant une société, comme constitué par les normes. Ce « je » est désir de la norme, désir « d'être normal ». Mais, en même temps, il est désir d'une déprise de ces normes. « Je » n'est pas seulement une adaptation aux sollicitations externes : le « je » produit par les normes n'y est en effet pas totalement ajusté. Ce qui dépasse, ce qui reste peut se retourner contre les normes qui le produisent, pour en faire autre chose que ce qui était donné. À côté d'un pôle sujet (fait par la norme), il existe d'autres polarités du « je » : affects et pulsions. Par ce « reste » qui échappe à la normalisation, la vie psychique se révèle plus vaste que les différents pouvoirs qui s'en emparent. L'affect joue ainsi un rôle crucial en permettant le

renouvellement même de la vie psychique. Un double travail de circulation de l'énergie s'opère ainsi dans la vie psychique : d'un côté, la centralité du pôle normes est constitutive d'un mouvement d'adaptation ; de l'autre, l'affectivité, comme expérience primordiale, dans un mouvement nécessairement inachevé permet d'aiguillonner le processus créateur, de remettre en question, de déborder l'adaptation.

- 3 Qu'est-ce que l'homme normal ? « C'est d'abord cette nébuleuse qui sourd des cadres sociaux de vie, une image de la vie avant même la vie qu'il suffirait de projeter sur sa propre vie pour être dans le vrai, pour être soi-même un homme normal » (p. 16). La norme est une notion ambiguë : dans un sens qualitatif, elle est « l'homme étalon », dans un sens quantitatif, elle est « l'homme moyen ». Ces deux sens contribuent à une même élaboration des normes de nos sociétés que l'auteur propose de résumer ainsi : « l'homme – blanc – occidental – marié – travailleur – intégré ». Il y a un risque à devenir « normal ». L'intention de coïncider avec la norme peut conduire à chercher évacuer toute résistance à la norme, tout questionnement, tout re-travail de la norme. Toute exploration de l'usage de soi est alors bloquée : l'individu se fige dans un moi reproducteur. En rejetant la part de désir qui va contre la norme, il court le risque de « la victoire de l'état sur le devenir, de l'identité sur la différence ». La vie est une vie opératoire, instrumentalisée en vue d'une tâche à accomplir, à répéter. L'homme normal est ainsi débarrassé du conflit des normes : il est rêve d'homogénéité, rêve d'une place appropriée (et d'une seule) : comme si les normes sociales pouvaient être des « prescriptions pour l'existence ».
- 4 Le Blanc critique l'idée – qu'il attribue à Christophe Dejours – de la centralité du travail entendue comme condition même de la santé mentale car elle prétend extraire tout l'être de cette seule activité, retournée en norme des normes de vie. Elle ne tient pas compte de la possibilité de renverser l'ordre de ce qui est tenu pour majeur ou mineur, d'annuler ce qui est tenu pour normal par d'autres. Il reprend l'idée d'Yves Clot : l'activité de travail – dirigée et contrainte par les normes prescrites qui orientent et encadrent le cours de l'action – est l'occasion d'une exploration d'un milieu de vie par un sujet. La créativité se faufile dans l'opération de réalisation de la norme prescrite, dans le détournement subjectif de cette norme en vue de sa réalisation, dans la mise à distance du prescrit, dans le trafic des normes qui rend possible de micros inventions de soi. En effet, l'assujettissement à des normes contient toujours la possibilité d'un déplacement, et, en particulier, d'un déplacement d'une sphère de la vie à une autre, comme le suggèrent les processus de « personnalisation » décrits par Philippe Malrieu. Cette articulation des différentes sphères d'activités conduit ainsi à re-qualifier le sens des expériences et notamment celles liées au travail.
- 5 L'homme ordinaire est celui qui opère des détournements à l'intérieur de la norme, celui qui « réalise donc bien la prescription qui plane sur sa tête sans pour autant laisser toute sa tête dans la prescription elle-même » (p. 178). Ces détournements ont à voir avec la *Metis* grecque (une intelligence de la ruse qui – p. 180 – « se manifeste non en s'opposant de manière frontale aux pouvoirs, lois et normes qui nous assujettissent mais en détournant le cours subjectif par la mise en avant d'une capacité proprement poétique de ramener à soi ce qui n'était pas initialement fait pour soi, c'est-à-dire à inscrire dans un *continuum* subjectif une forme disciplinaire »), l'art du braconnage (de Certeau) et les catachrèses (Clot). Les normes ne sont pas seulement intériorisées mais mises au service du sujet, réalisées dans le détournement, dans une « re-crédation » qui ne provient pas d'une intention mais qui « procède du rythme même de la vie ».

- 6 La vie ordinaire peut ainsi être définie comme « une tentative de mettre ensemble des morceaux ». Le sens d'une vie est inscrit dans ces moments « d'éclipses de l'ego » (p. 186), dans cette création d'un flux qui précède le « je » comme sujet, dans ce processus d'emportement où « je ne sais pas où je vais dans le devenir ». Les pratiques de l'ordinaire sont « autant de contaminations du réel par le possible ».
- 7 Les maladies de l'homme normal renvoient ainsi à la souffrance de l'homme soumis à la pression d'une norme (souvent liée au travail) de vie posée comme modèle social et existentiel transcendant les différentes sphères de vie et souffrance, aussi, des hors-normes disqualifiés socialement (qu'il nomme les identités négatives : les « sans papiers », les « sans domicile fixe, etc.). Guillaume le Blanc appelle à y faire face en développant une clinique, une politique et une philosophie qui travaillent à rendre l'homme un peu moins normal, à l'envisager dans toute sa variété créatrice (en fonction d'une pluralité des normes), à soutenir « les vies ordinaires et les courants d'air qui les traversent », à lutter contre la justification des existences par les normes (qui du coup rend tant de vie « injustifiées »). À cette fin, il convient de développer des pratiques de l'ordinaire qui soient « comme autant de contaminations du réel par le possible à l'appellation d'homme normal, j'oppose les mille et une créations de la vie ordinaire » (p. 211).